

JOURNAL DU LOT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi

CAHORS : A. LAYTOU, Directeur, rue du Lycée.

ANNONCES (la ligne)..... 25 cent

RECLAMES — 50

CAHORS ET DÉP. : — 3 mois, 5 fr. ; 6 mois, 9 fr. ; Un an, 16 fr.
HORS DU DÉP. : — 6 » 11 » 20

On est inscrit pour un abonnement de même durée, quand on ne renvoie pas le numéro qui suit l'abonnement précédent.

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 cent. à chaque demande de changement d'adresse.

L'Agence Havas, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 34 et Place de la Bourse, n° 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout département est facultative dans le Journal du Lot.

Chemin de fer d'Orléans. — Service d'Hiver.

Arrivées à	Départs de	LIBOS	VILLENEUVE-SUR-LOT	AGEN	BERGERAC	BORDEAUX	PÉRIGUEUX	PARIS
CAHORS	CAHORS							
10 h. 25 ^m matin.	6 h. 35 ^m matin.	8 h. 42 ^m matin.	9 h. 22 ^m matin.	9 h. 40 ^m matin.	12 h. 19 ^m matin.	4 h. 7 ^m matin.	12 h. 38 ^m matin.	11 h. 45 ^m soir.
5 h. 1 ^m soir.	12 h. 55 ^m soir.	2 h. 37 ^m soir.	3 h. 52 ^m soir.	4 h. 18 ^m soir.	5 h. 17 ^m soir.	8 h. 40 ^m soir.	5 h. 45 ^m soir.	4 h. 39 ^m matin.
10 h. 47 ^m »	5 h. 45 ^m »	7 h. 40 ^m »	9 h. 27 ^m »	9 h. 55 ^m »	—	4 h. 44 ^m matin.	11 h. 7 ^m »	2 h. 30 ^m soir.

Train de marchandises régulier : Départ de Cahors — 5 h. «^m matin. Arrivée à Cahors — 8 h. 56^m soir.

Train de foire : Départ de Libos. — 7 h. 10^m matin. Arrivée à Cahors. — 8 h. 15^m matin.

SOUSCRIPTION NATIONALE
Organisée par le Conseil municipal de Cahors

POUR

L'ÉRECTION D'UN MONUMENT

A

LÉON GAMBETTA

A

CAHORS

Cahors, le 20 Février.

M. de Freycinet ayant, d'une manière absolue refusé de former un cabinet, c'est M. Jules Ferry à qui est confiée cette mission. Le décret a paru hier à l'Officiel et il est probable que demain nous aurons le ministère au complet.

Voici les noms des nouveaux ministres choisis actuellement :

Présidence du conseil, ministre des affaires étrangères : Jules Ferry.

Justice : Waldeck-Rousseau.

Intérieur : Martin-Feuillée.

Travaux publics : Raynal.

Guerre : Général Thibaudin.

Finances : Tirard.

Postes et télégraphes : Cochery.

Les titulaires des ministères de la marine, de l'instruction publique, du commerce et de l'agriculture ne sont point encore choisis officiellement.

Comme la situation politique, la situation économique du pays est bien loin d'être brillante, et nous ne cesserons jamais de le répéter : il est grand temps que l'on s'occupe de réformes.

Nous avons donné le relevé des importations et exportations depuis le mois de janvier 1882.

Nous avons importé pour 368,460,000 fr. de marchandises, et nous n'en avons exporté que pour 197,667,000 fr.

Ces importations dépassent donc les exportations de 170,795,000 fr., c'est-à-dire de plus de 91 0/0.

En 1881, les importations s'élevaient à 4,864,408,000 fr. En 1882, elles se sont élevées à 4,972,070,000 fr. soit une augmentation de cent huit millions six cent soixante-deux mille francs. La situation de notre commerce, comme on le voit, ne fait donc que s'aggraver.

Les exportations se sont accrues, il est vrai de trente-quatre millions 660 francs ce qui laisse pour l'augmentation des importations un chiffre de quatre-vingt-quatorze millions en l'année 1882.

Ce qui est plus grave encore, c'est de voir que le mal de cette année, n'est que la condition normale de ce qui se passe depuis 1875.

En dix ans, les importations se sont élevées graduellement à six cent dix-huit millions et demi.

Quant aux objets fabriqués en dix années, l'augmentation de l'importation a été de 75 0/0.

Ces objets qui consistent surtout en tabletterie, blimbotterie, enfin qui constituent l'article de Paris, viennent d'Allemagne et d'Autriche sur notre marché et paraissent également l'emporter sur les nôtres sur les marchés étrangers. On voit donc que de plus en plus nous ten-

ons à être tributaires de l'étranger et surtout de l'Allemagne qui, nous ayant battu par les armes, nous bat maintenant économiquement.

Il faut pour nous sauver d'un désastre commercial des réformes énergiques ; mais malheureusement les Chambres ne comprennent rien aux questions d'affaires et ne savent qu'une chose, s'agiter dans le vide.

Revue des Journaux

La République française

Considère le vote du Sénat comme une victoire de l'orléanisme sur la République.

Ainsi, en jugeons-nous, pour notre part, ajoute la République française. Elle en conclut qu'à partir d'aujourd'hui, tout programme aux élections sénatoriales portera au 1^{er} article : expulsion des princes et terminera en demandant un gouvernement.

Le XIX^e Siècle :

Dit que M. Grévy ne saurait chercher d'indications pour une combinaison ministérielle que dans l'étude du scrutin de la Chambre, sur la proposition Barbey; car là, seulement, il trouvera une majorité pouvant offrir au futur ministère un point d'appui.

Le Journal des Débats

Dit que la majorité sénatoriale s'est montrée prudente en refusant de s'engager dans la voie où l'attirait une chambre sans direction et des ministres sans qualité; oui, elle s'est montrée sage en refusant de s'associer à une politique aventureuse et violente; oui, elle s'est montrée libérale dans le meilleur sens du mot, en refusant de violer tous les principes de la justice et du droit.

Le Soleil :

Nous ne féliciterions pas le Sénat de son courage et de sa sagesse, puisqu'il n'a fait que son devoir en fermant la porte par laquelle on voulait faire entrer l'arbitraire dans notre code politique. Mais à l'époque de défaillance universelle et de déraillement

général où nous sommes, c'est déjà un mérite assez rare que de s'attacher avec fermeté aux principes.

Aussi, il faut savoir gré à l'assemblée qui siège au Luxembourg d'avoir su résister à toutes les captations qui ont fait inutilement l'assaut de sa conscience.

Le Radical :

M. Henry Maret donne avec infiniment d'esprit dans le Radical, la mesure des graves questions qui occupent à cette heure nos gouvernants :

« Voici plusieurs semaines que nous n'avons plus de gouvernement, parce que voici plusieurs semaines qu'il y a une question pendante. Laquelle ? La question de savoir si l'on demandera à M. le duc d'Aumale d'aller faire un petit tour en Italie, ou si on ne lui demandera rien du tout. Cette question, fort intéressante pour le duc d'Aumale, moins intéressante pour nous, est en ce moment la base de la politique intérieure et extérieure de la France. Grande nation !

« M. Grévy ne sait pas comment composer un ministère, parce qu'il ne sait pas s'il doit prendre les ministres parmi les gens qui ont voulu demander quelque chose à M. d'Aumale, ou parmi ceux qui voulaient à la fois demander et ne pas demander.

« Nous avons dépassé Byzance, nous sommes dans le pays visité par Gulliver, où la grande division politique sociale consistait à savoir s'il convenait de manger les œufs à la coque par le petit bout ou par le gros bout.

« Les gros boutiens mettaient en campagne d'immenses armées et les petits boutiens des troupes considérables. Il se répandait beaucoup de sang autour de ce grave problème. Jusqu'à présent, il ne s'est répandu que beaucoup de paroles autour du duc d'Aumale. Mais la vraie différence, c'est qu'au lieu de deux partis, nous en avons trois. Il y a ceux qui veulent manger le duc d'Aumale par le gros bout, ceux qui veulent le manger par le petit bout et ceux qui ne le veulent pas le manger du tout. »

Le Rappel :

Maintenant, doit-on conclure de cette journée que le Sénat est orléaniste ? Orléaniste pour avoir repoussé le projet dont pas un député de l'extrême gauche n'a voulu jeudi dernier; orléaniste pour avoir condamné toutes les lois d'exception, en com-

FEUILLETON DU JOURNAL DU LOT (25) du 20 Février 1883.

LES COUPS DE Foudre

Par CHARLES FRED

Omnia vincit amor

— Voilà une vilaine mesure; quelle idée bizarre pour un gentilhomme d'enfourner ainsi sa vie !

Lorsqu'il eut franchi le vestibule, il s'arrêta émerveillé; le contraste absolu des deux manières devait frapper un raffiné comme lui. Le domestique qui le précédait s'effaçant, il entra dans le salon sans être annoncé.

Le prince, debout, la tête haute, rejetée en arrière, avec ce clignement d'yeux qui lui était particulier, regardait l'étranger d'un air peu encourageant; faisant un pas imperceptible à sa rencontre, il dit du bout des lèvres :

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

Le jeune homme s'inclina.

— Au comte Raoul de Vierville, prince.

Le visage du prince s'éclaira d'un sourire.

— Vous êtes le fils du marquis de Vierville. de mon plus cher ami.

— Je suis son fils aîné.

César s'élança; saisissant les mains du comte, il leur imprima une énergique pression.

— Que je suis heureux de vous voir, comte! Votre père vous envoie-t-il vers moi pour me consoler de mes douleurs? Je n'ai pu répondre à son chaleureux appel. Un devoir impérieux me retient dans cette maison; merci d'être venu, comte Raoul; vous êtes ici chez vous; malgré la tristesse de notre vie, je voudrais vous voir rester quelque temps au milieu de nous.

— Mon père m'avait dit que vous me recevriez avec joie, prince; cependant je ne m'attendais pas à un accueil aussi cordial; merci donc pour lui, merci pour moi.

— Vous ne savez pas, comte, à quel point nous nous aimons, votre père et moi: il faut avoir souffert, lutté, triomphé ensemble pour éprouver cette amitié profonde qui nous lie l'un à l'autre.

— Mon père m'a dit le début de cette solide amitié, prince; croyez-le bien, vous avez une grande place dans le cœur de la famille de Vierville. Mon père eût été bien heureux de vous voir venir à Vierville avec votre petite Diane, sa filleule, qu'il voudrait tant connaître; ma mère et mes sœurs se faisaient une fête de vous posséder tous deux.

— Hélas! il ne faut pas songer à ces beaux projets. Vous connaissez la haine qui poursuit ma famille depuis tant d'années; je ne puis voyager, risquer ainsi la tranquillité de

ma fille; il me faut vivre dans cette grande bâtisse, dominant le pays, disposée en observatoire. Je vous ferai visiter en détail cette singulière construction; vous comprendrez alors pourquoi je reste dans cette maison; il est difficile de nous surprendre ici. Il y a quelques jours, j'aurais dit: c'est impossible. L'un des misérables qui nous traquent a eu l'audace de pénétrer dans ces lieux. Vous le voyez, je ne puis m'absenter, puisque, malgré toutes les précautions que nous prenons, je ne parviens pas à préserver ma fille. Mais, j'y songe, vous devez avoir besoin de repos. Nous vivons ici, très-simplement; le luxe, la recherche pourront vous faire défaut. Nous tâcherons de les compenser en vous aimant davantage.

Le comte parcourut des yeux le salon dans lequel ils se trouvaient. Se tournant vers le prince, il dit, en souriant :

— Il me semble que le luxe atteint chez vous ses dernières limites, prince.

César secoua la tête.

— Nous sommes obligés de nous restreindre; mon personnel est peu nombreux; j'ai dû me priver d'une foule de valets presque indispensables à notre train habituel. Cela devenait un danger pour nous.

Le prince Salvati précéda son hôte dans cette vaste maison. Raoul, en montant le grand escalier, fut émerveillé de l'entente, du confort, qui régnaient partout. Arrivés au premier étage, le prince l'introduisit dans un petit appartement composé de trois pièces

meublées avec un goût exquis.

C'était le réduit d'une femme, par la gaieté des tentures. Raoul promenait autour de lui un regard charmé.

— Savez-vous, prince, que je ne réverais rien de mieux pour une installation parisienne?

— Je suis heureux que tout cela vous plaise, comte; prouvez-le moi en faisant un long séjour parmi nous.

Il lui tendit la main en souriant et sortit, laissant le comte livré à lui-même.

Raoul se mit aussitôt à passer l'inspection de son logis, admirant en connaisseur les œuvres d'art accumulées sous ses yeux. Il se dirigea vers le cabinet de toilette, une petite merveille; les pièces qui l'ornaient étaient en ivoire et argent ciselé, le tout aux armes du prince. Après avoir procédé à sa toilette, le comte revint dans le petit salon.

Avisant sur un guéridon une boîte de pures havanes, il se saisit d'un cigare: se jetant dans un vaste fauteuil, il fuma avec ivresse, éprouvant une impression de bien-être ressentie par l'homme en possession d'un luxe intime, que nul n'a défloré.

C'était si élégant, si confortable, que s'il n'avait jeté de temps en temps un regard sur les grandes fenêtres ornées de petits carreaux longs et étroits, il se serait cru en plein boulevard des Italiens, au centre du *high life*.

(1 suivre)

